

L'à peu près

Jean-Marc Limoges

Numéro 318, hiver 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87567ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Limoges, J.-M. (2017). Compte rendu de [L'à peu près]. *Liberté*, (318), 60–60.

L'à peu près

JEAN-MARC LIMOGES

Il y a un siècle, Louvigny de Montigny (qu'on ne lit plus) publiait *La langue française au Canada*, un constat désolant sur lequel Jules Fournier (qu'on devrait lire) allait ironiser avec une salutaire sagacité. Dans une lettre qu'il lui envoie en janvier 1917, le journaliste – notamment à *La Presse* et au *Devoir* –, frère d'armes d'Olivar Asselin et fils spirituel d'Arthur Buies, allait renverser le diagnostic posé par son « cher confrère » et nommer, en trois mots, le réel mal dont nous souffrions. Ce n'est pas parce que nous nous laissons envahir par l'anglais que notre langue est parasitée par l'anglicisme, ce n'est pas parce que nous fréquentons peu les grands auteurs français que notre lexique est rongé par le barbarisme, ce n'est pas parce que nous délaissions les *Corrigeons-nous* et autres manuels de purification que notre syntaxe est érodée par le solécisme. Pour Fournier, les causes que Montigny trouve à ces symptômes sont plutôt elles-mêmes les symptômes d'une autre cause, d'un autre mal, bien plus ancré: le mal de l'à peu près.

Ce mal, il en décèle des symptômes dans notre langue, certes, mais aussi dans notre élocution, notre comportement, notre habillement même. Ses causes sont selon lui liées aux hivers rigoureux, à l'absence de service militaire, à l'obscurantisme religieux, au piètre système d'éducation. Mais passons! Le Canadien français serait un être mou, flasque, paresseux, insouciant, nonchalant, lymphatique se vautrant volontiers dans l'à peu près. Et si Fournier reconnaît que Montigny avait également remarqué le « peu de souci que nous prenons de nous bien exprimer », le « laisser-aller » et le « relâchement » dont nous étions victimes, il insiste toutefois pour en déplacer la cause: si notre langue se porte si mal, ce n'est pas parce que les Anglais sont trop proches et que les

Français sont trop loin, c'est parce que (dit autrement) *on s'en fout*. Peu nous chaut de nous roidir, de nous méfier, de nous piéger, de rechercher, de (con)quérir et de (con)vaincre. Tant que, entre nous, on se comprend. Tant que ça « fait la job ».

En somme, conclut Fournier, si nous voulons guérir notre langue, il faut d'abord soigner notre esprit de cet à peu près dans lequel il trempe, être au fond de nous mû par un désir de justesse et un souci de précision, avoir l'inextinguible envie de bien concevoir et de clairement énoncer, vouloir sans relâche se surpasser et s'accomplir, fuir comme la peste la fâcheuse satisfaction.

Le remède qu'il prescrit est-il aujourd'hui expiré? Le mal s'est-il, un siècle plus tard, résorbé? Le « Canadien français » parle-t-il mieux qu'avant et s'exprime-t-il avec plus de clarté? Est-il maintenant persuadé de l'importance d'éviter la facilité, taraudé par la soif de la perfection, animé par l'ambition de nommer avec singularité?

À lire la critique cinématographique qui tapisse les journaux à grand tirage, on pourrait en douter.

Prenons la couverture de *Ceux qui font les révolutions à moitié n'ont fait que se creuser un tombeau* (Mathieu Denis et Simon Lavoie, 2016). Partout les mêmes épithètes, partout les mêmes piétinements, partout les mêmes échappées, partout, en somme, les mêmes clichés, le même désengagement, le même relâchement. On s'est satisfait de parler d'un film « audacieux » et « ambitieux », d'un film « percutant » et « dérangeant », sans dire en quoi il l'était, ni même se demander s'il l'était vraiment. On s'est contenté de parler d'un film qui « posait des questions » et qui « faisait réfléchir », sans que nous n'ayons eu la moindre amorce de réflexion ni le moindre embryon de réponse. On nous a seriné, dans une paradoxale

indifférence, qu'il s'agissait d'un film « qui ne laissait personne indifférent ». On nous a promis – sans doute pour mieux s'empêcher d'en parler *maintenant* – que l'œuvre « fera date », qu'elle sera destinée à un « brillant avenir », qu'elle deviendra un « film culte ». On nous a rabâché l'« engagement » des personnages, sans jamais se risquer à nommer leurs confuses revendications. On nous a ressassé leur volonté d'« absolu », sans jamais se demander si ce n'était pas plutôt de la vacuité. On nous a fait valoir les dialogues qu'on tenait sans jamais entendre qu'ils se faisaient entre sourds. Partout on a martelé le même discours, d'ailleurs construit sur de bien faibles fondations. Nulle part on n'a creusé, fouillé, déterré et fait remonter à la surface les équivoques sur lesquelles le film se tenait en équilibre. Film « dérangeant » ou complaisant? Film « brutal » ou petit-bourgeois? Film « singulier » ou convenu? Film sur l'« inachèvement » ou film inachevé? Partout pareil. Aucune dissonance. Tout le monde dans le même sens. Au reste, nulle part cette critique « cinématographique » ne parle de... cinématographie. On y va de ses impressions, on rapporte ce qu'on placote, on rend compte du tintamarre, on raconte son histoire. Sur toutes les tribunes, on fait à peu près de la critique.

Devant cette avalanche de banalités tombées dans le fossé des conventions – au sujet d'un film « singulier » qui devait pourtant « déranger » –, on est contraint d'admettre que le corps ausculté par Fournier il y a cent ans souffre toujours de la même maladie. Si l'état de notre critique l'est tant, c'est sans doute parce que nous ne sommes pas encore intimement convaincus à quel point il faudrait, plus que jamais, le devenir. (L)